

21

Dans la même collection:

1. LE HAN, Marie-Josette. *Patrice de la Tour du Pin: La quête d'une théopoesie.*
2. *Nouvelles approches de l'épistolaire. Lettres d'artistes, archives et correspondances.* Actes du colloque international tenu en Sorbonne les 3 et 4 décembre 1993. Textes réunis par Madeleine Ambrière et Loïc Chotard.
3. MAKOUTA-MBOUKOU, Jean-Pierre. *Enfers et paradis des littératures antiques aux littératures nègres.* Illustration comparée de deux mondes surnaturels.
4. *La Lettre et le politique.* Actes du colloque de Calais (17-19 septembre 1993). Textes rassemblés et présentés par Pierrette Lebrun-Péruzat et Danièle Poubian.
5. *Voix, esthétique, littérature.* Actes du Colloque de Montpellier (26, 27 et 28 janvier 1995). Textes réunis par Michel Collomb.
6. LANLY André. *Deux problèmes de linguistique française et romane.*
7. *La rupture amoureuse et son traitement littéraire.* Actes du colloque de Nantes, 16-18 mai 1994. Textes rassemblés par Régis Antoine et Wolfgang Geiger.
8. *La fée et la guivre. Le Bel Inconnu de Renant de Beaujeu. Approche littéraire et concordancier,* par Christine Ferlawpin-Acher et Monique Léonard.
9. BESSIÈRE JEAN. *Littérature et théorie: Intentionnalité, décontextualisation, communication.*
10. *Valéry le partage de midi.* Actes du Colloque international au Collège de France (18 novembre 1995). Textes réunis par Jean Hainaut.
11. *Psychomécanique du langage. Problèmes et perspectives.* Actes du 7^e Colloque international de psychomécanique du langage (Cordoue, 2-4 mars 1994). Publiés sous la direction de P. de Carvalho et O. Soutet.

PSYCHOMÉCANIQUE DU LANGAGE

PROBLÈMES ET PERSPECTIVES

Actes du 7^e Colloque International
de Psychomécanique du langage
(Cordoue, 2-4 juin 1994)

Textes publiés sous la direction de
P. DE CARVALHO et O. SOUTET

Ouvrage publié avec le concours
de l'Université de Paris-Sorbonne



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
7, QUAI MALAQUAIS (VI^e)
1997

Diffusion hors France: Editions Slatkine, Genève

Simoni-Aurembou): «Pour un profil dialectal de témoins de Loire-Atlantique...»; ici il y aura à ajouter: «et d'autres départements de l'Ouest de la France»²⁹.

Abbé Gabriel GUILLAUME
Université Catholique de l'Ouest

UN PETIT MOT: *DO* DU VERBE «PLEIN» AU VERBE «VIDE»

1. – INTRODUCTION

DO est un des verbes les plus remarquables de la langue anglaise. Pour les étudiants de l'anglais langue seconde il pose un défi de taille qui consiste à délimiter son champ d'emploi afin d'éviter des erreurs tels que:

(1) * I nearly DID a mistake.

Pour les historiens de la langue il soulève la question de discerner de quel emploi du verbe du vieil anglais *DON* est sorti, en moyen anglais, l'auxiliaire *DO*, trait qui caractérise le verbe anglais aujourd'hui. De fait, *DO* est un des mots les plus fréquemment employés en anglais, même s'il ne figure pas parmi les universaux chers à tant de linguistes. Pour les grammairiens d'aujourd'hui, du moins pour ceux qui croient que la réalité ne s'étend pas au-delà de ce qu'ils observent, il ouvre un chapitre de mythologie linguistique, celui des mots sans signification. Et pourtant, l'anglophone normal – celui qui ne s'est jamais donné la peine de réfléchir sur sa propre langue – apprend avec un certain étonnement qu'un mot qu'il emploie si souvent presque sans en être conscient puisse constituer un problème pour les uns, un mythe pour les autres.

Il va sans dire que nous ne pourrions pas explorer ici toutes ces voies de réflexion, ni même scruter de près le dédale des emplois de *DO* dans la langue contemporaine. Notre propos sera plutôt d'évoquer schématiquement les types d'emplois auxquels *DO* se prête, en essayant de dégager le fil conducteur qui les relie les uns aux autres. On espère qu'en faisant voir le rapport entre le verbe «plein», le verbe supplétif et le verbe «vide» on fera un peu de lumière sur les questions qu'on vient d'évoquer et ainsi rejoindre les études déjà faites au sujet de *DO*. Étant donné les postulats de la psychomécanique du langage, nous procéderons d'abord à une observation des différents types d'emplois comme moyen de les comparer et ainsi de discerner les conditions diverses sous-jacentes donnant lieu aux différences observées. En effet, s'il est vrai que c'est le sens d'un mot qui conditionne son emploi, notre explication

²⁹ A Cordoue, ma communication, du 3 juin 1994, présidée par Mme Marie-France Delpont, m'a valu l'honneur d'être entendu par M. Marcel Weber, par M. Roch Valin, pour un échange sur la linguistique *science humaine*, dont fait partie évidemment la dialectologie par enquête directe... (cf. *Marche armoricaine* 8, p. 196). Je tiens à remercier spécialement la secrétaire du CALD, Mme Marie-Noëlle Hoyeau, pour une collaboration qui m'a permis de composer cette douzaine de pages achevées en ce mois de mai 1995.

de ce qu'on observe sera satisfaisante dans la mesure où on arrivera à décrire ce sens.

2. – DO VERBE «PLEIN»

Nous amorcerons nos observations en adoptant le point de vue de l'étudiant, ou du professeur, de l'anglais langue seconde. À l'occasion on entend, même chez ceux qui parlent couramment l'anglais, des énoncés du type de l'exemple (1). De telles erreurs surviennent vraisemblablement d'un excès de généralisation, tout à fait compréhensible d'ailleurs étant donné qu'un professeur, en essayant de décrire le sens de *DO*, insiste normalement sur son haut degré de généralisation par rapport à d'autres verbes. Il est vrai que des expressions comme *to DO an assignment* et *to DO the dishes* posent peu de difficulté, puisque le sens qu'elles expriment est suffisamment concret pour qu'on puisse donner une paraphrase satisfaisante et même trouver une expression correspondante dans la langue maternelle de l'étudiant. Par contre, quand il s'agit d'expressions comme *to DO Shakespeare* ou *to DO London*, on a du mal à trouver une paraphrase adéquate pour aider l'étudiant à saisir ce que les anglophones ont à l'esprit en les employant. Enfin, un professeur confronté aux emplois intransitifs tels que *to DO without* ou *to make DO* ou *What's DOING?* ne peut guère faire mieux que de suggérer un sens si vague et général qu'il peut bien paraître aux étudiants comme une invitation à employer *DO* pour représenter n'importe quel procès. En ce faisant, pourtant, ils font des erreurs comme dans (1).

Décrire les limites du champ de *DO* dans ce type d'emploi n'est pas une tâche facile. On sait que sensiblement le même espace sémantique délimité en français par *FAIRE* ou en espagnol par *HACER* est partagé en anglais par *MAKE* et *DO*. C'est ainsi qu'en anglais on peut *DO a problem* mais *MAKE a mistake*, *DO the cooking* mais *MAKE dinner*, *MAKE a mess* mais *DO the cleaning*. Malheureusement la distinction n'est pas toujours aussi claire: on peut *MAKE time* or *DO time*, *MAKE a dive* ou *DO a dive*, *MAKE the beds* ou *DO the beds*, *MAKE one's rounds* ou *DO one's rounds* – pas avec le même sens, bien entendu, même si la différence est parfois minime. Pour pouvoir enseigner de façon adéquate ces deux verbes, il faut savoir discerner et décrire avec une certaine précision leurs champs d'application respectifs, ce qui exige une analyse détaillée de leurs emplois.

Il n'entre pas dans notre propos ici d'entreprendre cette tâche mais plutôt de souligner le fait que ni *MAKE* ni *DO* comme verbe «plein» n'ont un champ d'application suffisamment étendu. Si *DO* est décrit comme «a general-purpose agentive transitive verb» (Quirk *et al.* 1985, 138), suggé-

rant ainsi qu'il est le plus dématérialisé des deux, le genre de procès évoqué par *MAKE* reste en dehors de son extensité. Devant cet état de fait, il est du plus haut intérêt de constater un autre type d'emploi où *DO* peut évoquer tout procès, même ceux qui sont normalement désignés par *MAKE*.

3. – DO VERBE SUPPLÉTIF

Dénoté diversement verbe vicairé, substitut, proprédication, proforme, *DO* dans ce type d'emploi se trouve souvent avec *so*, comme dans:

- (2) I was so nervous about making a mistake that I nearly did so.
- (3) We asked him to make dinner and he did so.

De tels exemples, où *DO* rappelle un événement exprimé par *MAKE*, indiquent que dans cet emploi *DO* a un champ d'application, une extensité, plus large que dans son emploi comme verbe «plein», verbe à tout faire. Or, on sait que le champ d'application d'un mot est fonction de ce qu'il signifie: plus le contenu lexical est particularisé plus l'extensité est limitée. Il s'ensuit que le signifié de *DO* supplétif est plus général, plus dématérialisé que celui de *DO* «plein». Nous constatons donc ici un résultat de la subduction ésotérique, ce procès par lequel la pensée obtient un sens plus général en soustrayant quelque chose à la compréhension d'un mot. Dans ce cas, le résultat est que *DO* peut s'employer soit avec son sens dématérialisé, lexicalement allégé, comme verbe supplétif, soit avec son sens «plein» comme verbe à tout faire¹.

Ces observations nous amènent à proposer que *DO* offre, en langue, la possibilité de deux actualisations distinctes de son signifié de puissance. Actualisé de façon à produire une matérialisation pleine de son lexème, *DO*, s'opposant à *MAKE*, peut représenter un grand nombre de procès, mais pas tous. Actualisé de façon à produire une matérialisation non pleine, partielle, de son lexème, *DO*, ne s'opposant plus à *MAKE*, a un sens plus général lui permettant de se substituer, semble-t-il, à tout verbe qui exprime un procès.

Ces remarques soulèvent un problème d'ordre lexical, à savoir comment distinguer entre les deux signifiés d'effet qu'on vient de mettre en évidence, de sorte qu'on puisse décrire de façon plus adéquate l'opération d'actualisation, d'idéogénèse, dont ils sont le résultat. Tout porte à

¹ Même dans son sens dit «plein», *DO* est plus dématérialisé, par subduction exotérique, que la plupart des autres verbes. C'est pour rappeler ce fait que nous écrivons le terme «plein» entre guillemets ici.

croire que la distinction est basée sur l'élément de signification sous-trait, à l'origine, de la signification «pleine» pour donner celle de *DO* supplétif, et que, dans l'état actuel de *DO*, l'opération d'idéogénèse est suspendue ou bien avant que cet élément soit matérialisé, ou bien après qu'il a été matérialisé. Autrement dit, la clef du problème est de savoir discerner l'élément lexical dont la présence ou l'absence différencie les deux signifiés d'effet. Pour avoir cette clef, il faudrait pouvoir cerner de plus près le signifié du verbe «plein», ce qui demanderait que la différence entre *DO* et *MAKE* soit mise en lumière, problème que nous devons laisser de côté ici pour nous tourner vers le troisième type d'emploi de *DO*, celui d'auxiliaire.

4. – *DO* AUXILIAIRE

Il faut soigneusement distinguer *DO* supplétif et *DO* auxiliaire, emploi le plus fréquent. Cette distinction n'est pas clairement faite par certains grammairiens, dont Visser (1970, 167), pour qui tout emploi de *DO* sans complément d'objet direct ou infinitif est un cas de «*vicarious to DO*». Ce qui l'amène à assimiler à *DO* supplétif les emplois dans les réponses abrégées, dans les *tag questions* et autres contextes même si, par ailleurs, *DO* dans ces contextes a le comportement d'un auxiliaire. Ainsi, dans une réponse abrégée banale comme:

(4) Yes I *DO*.

DO peut prendre la négation directement:

(4)(a) No I *DO* n't,

indication claire qu'il s'agit de l'auxiliaire. Par contre, pour négativer *DO* supplétif dans (3) on ne peut pas dire:

(3)(a) *We asked him to make dinner but he *didn't* so.

Il faut plutôt recourir à l'auxiliaire:

(3)(b) We asked him to make dinner but he *didn't DO* so.

Pour savoir distinguer entre *DO* supplétif et *DO* auxiliaire, le critère majeur, selon Quirk et al. (1985, 879), est un fait de la conjugaison: le supplétif s'emploie au mode quasi-nominal, sous forme d'infinitif (voir 3b) ou de participe, tandis que l'auxiliaire ne s'emploie pas à ce mode. Erades (1975, 162-163), par contre, propose une distinction basée sur le sens exprimé: au niveau de l'effet de sens, le supplétif ne fait que rappeler une activité déjà évoquée tandis que l'auxiliaire «s'emploie pour

exprimer une comparaison, une contraste ou une opposition par rapport à ce qui a été dit auparavant». Même si nous ne pouvons pas explorer ici le rapport entre ces deux caractéristiques, le fait de les constater indique bien une différence réelle entre *DO* dans ces deux emplois et nous invite à les comparer du point de vue de leur signifiés d'effet respectifs.

Nous avons vu que *DO* supplétif, faisant abstraction de l'opposition entre *MAKE* et *DO* peut suppléer n'importe quel verbe qui exprime une activité. Deux autres exemples illustreront cet emploi:

(5) *I asked her to learn that poem and she DID so.*

(6) *He always wanted to buy an Alfa Romeo and finally he did so.*

Par contre, le supplétif ne s'emploie pas dans des cas comme les suivants:

(7) **I asked her to know the poem and she DID so.*

(8) **He always wanted to own an Alfa Romeo and he finally DID so.*

D'après Quirk et al. (1985, 878-879), cette restriction s'explique du fait que *DO* peut suppléer un verbe qui exprime un événement «dynamique», mais non pas un verbe qui exprime un événement «statique». Par contre, l'auxiliaire ne connaît cette restriction, pouvant s'employer soit avec des verbes qui représentent une activité:

(5)(a) *I asked her to learn that poem and she did.* (cf. ... but she didn't)

(6)(a) *He always wanted to buy an Alfa Romeo and finally he did.*

soit avec des verbes qui représentent un état:

(7)(a) *I asked her to know the poem and she DID.*

(8)(a) *He always wanted to own an Alfa Romeo and he finally DID.*

De fait, l'auxiliaire s'emploie avec tout verbe en anglais pourvu qu'il puisse être conjugué au mode quasi-nominal.

Cette illustration au moyen d'exemples banals fait ressortir un élément important pour notre étude: le champ d'emploi de l'auxiliaire est plus large que celui du supplétif. En effet, tandis que le verbe «plein» peut exprimer toute une gamme d'activités à l'exclusion de celles qui sont exprimées par *MAKE*, et que le supplétif peut se substituer à tout verbe qui exprime une activité, un événement dynamique, l'auxiliaire s'emploie, lui, avec tout verbe qui exprime un événement, qu'il soit dynamique ou statique. Or, notre postulat de base, selon lequel l'emploi d'un mot est conditionné par son sens, nous a amené à proposer que le sens, le signifié d'effet, du supplétif est plus dématérialisé que celui du

verbe «plein»; de même, il nous amène à proposer que le sens de l'auxiliaire est encore plus dématérialisé que celui du supplétif.

Cette conclusion n'a rien de surprenant car, on le sait, *DO* auxiliaire est souvent appelé mot «vide», ou, en anglais, «dummy word», appellations qui désignent un mot sans signifié, dénué de sens. Cette façon de voir est pertinente ici car elle suggère, dans notre perspective opérative, que *DO* auxiliaire est totalement dématérialisé, que, par subduction éso-terique, il n'a plus de matière lexicale, et donc plus d'idéogénèse. Or, on sait que Guillaume (1938 = 1964), confronté à un problème similaire, propose qu'un mot privé de toute matière lexicale ne peut subsister dans la langue que comme suffixe grammatical, et il donne la sémiologie du futur en français comme exemple. Par ailleurs, on sait que sa théorie du mot est basée sur la binarité idéogénèse/morphogénèse, ce qui nous donne, en résultat, un signifié lexical et un signifié grammatical, une matière sémantique sous forme sémantique dans chaque mot. C'est pourquoi il affirme catégoriquement:

«L'existence d'un mot totalement dépourvu de compréhension est une impossibilité linguistique.» (1991, 149).

C'est ainsi que, pour un auxiliaire comme *AVOIR*, Guillaume propose une dématérialisation maximale, poussée jusqu'à la limite, de sorte que la matière est réduite le plus possible, mais non pas éliminée. Ce qui reste de la matière suffit pour assurer à l'auxiliaire une existence comme mot de langue car il faut une opération d'idéogénèse pour engendrer toute matière lexicale, même ce résidu minime. L'auxiliaire n'est pas un mot vide de sens même s'il ne peut être employé en discours sans un apport de matière de la part de l'infinif.

Pour pouvoir adopter la position de Guillaume ici, à l'encontre de celle communément adoptée selon laquelle *DO* auxiliaire est un mot vide, il faudrait pouvoir faire voir le sens qu'il exprime, décrire ce résidu de matière, résultat de son idéogénèse. Hewson (1990, 39) a déjà proposé que *DO* auxiliaire «represents the occurrence of an event». Pour Joly et O'Kelly (1990, 191), «*DO* évoque les conditions d'existence de l'événement... les conditions d'existence effectives...» En essayant de cerner de plus près ces «conditions d'existence effectives» pour voir comment *DO* peut «représenter l'accomplissement de tout événement», nous aborderons le problème à partir de *DO* supplétif. Nous pouvons alors comparer les champs d'application des deux emplois, qui sont assez bien définis, comme nous venons de voir. Puisque l'un est restreint aux événements dynamiques tandis que l'autre s'emploie pour tout événement, dynamique ou statique, il s'agit de faire voir l'élément significatif commun aux deux types d'événe-

ment, élément qui se retrouve dans tout événement et qui doit alors être extrêmement général.

Pour ce faire, nous devons adopter une terminologie qui ne fait pas obstacle à l'analyse. Les termes «dynamique» et «statique» désignent de façon générale les effets de sens les plus usuels de la forme simple en anglais mais ils n'orientent pas la pensée vers les conditions de représentation dont ces effets de sens sont le résultat. En ce qui concerne un événement dynamique, l'impression caractéristique semble être celle d'un développement, l'impression que chaque instant de la durée de l'événement peut amener un changement dans la situation sous visée, que la représentation de l'événement varie d'un moment à l'autre de son existence. Autrement dit, ce type d'événement comporte diverses phases, ce qui nous amène à adopter le terme «métaphasique» pour le désigner. Ce qui caractérise un événement statique, par contre, c'est une impression de non-développement, l'impression qu'à chaque instant de sa durée exactement la même situation persiste, que la représentation de l'événement reste inchangée d'un moment à l'autre de son existence. Autrement dit, ce type comporte une seule phase qui ne souffre aucun changement, ce qui nous amène à adopter le terme «monophasique» pour le désigner. En plus d'orienter notre attention vers la condition sous-jacente plutôt que vers le résultat, l'effet de sens lui-même, ces deux termes, étant plus abstraits, nous permettent de mieux caractériser certains emplois de la forme simple².

Revenons maintenant à notre problème, qui consiste à faire voir le résidu de matière dans *DO* auxiliaire. Il semble clair que le rapport qui lie les instants ou phases d'un événement métaphasique n'est pas le même que celui qui lie les instants d'un événement monophasique – dans un cas il y a actualisation d'une nouvelle phase de la situation à chaque instant, dans l'autre la persistance de la même phase d'un instant au suivant – et que cette différence est à la base de la distinction communément admise en anglais entre les deux effets de sens dynamique et statique (voir Hirtle 1987). Il est tout aussi clair que *DO* auxiliaire fait abstraction de cette différence, ne retenant que ce qui est commun à ces deux types d'événement. Ce qui revient à dire que, dans le passage par voie de dématérialisation du supplétif à l'auxiliaire, c'est la distinction métaphasique /monophasique qui est subduite, laissant comme résidu de matière ce qui est nécessaire aux deux: la série d'instant dont est constituée toute espace de durée. C'est ainsi que nous nous représentons

² Dans un exemple comme *Time marches on*, la représentation de l'événement est certainement monophasique, mais on hésite à lui attribuer un des termes traditionnels, dynamique ou statique.

le signifié matériel de *DO* auxiliaire: à savoir une étendue de temps destinée à loger l'événement représenté par l'infinitif. Cet espace de durée pouvant loger indifféremment un événement métaphasique ou un événement monophasique confère à *DO* une extensité plus large que celle de *DO* supplétif.

Conçu de cette manière, le signifié de l'auxiliaire apparaît extrêmement général, aussi général que ce qui constitue la matière du verbe, un événement, et de ce fait très loin de toute expérience particulière. Il est, néanmoins, le résultat d'un procès de généralisation engagée à partir de l'expérience. De fait, à n'importe quel procès, activité, état, situation, etc., est liée l'impression de quelque chose qui s'étale dans le temps, qui dure. Expérieniellement, c'est ce qui subsiste comme impression quand il est fait abstraction de ce qu'il y a de particulier dans toute forme d'activité ou état, et c'est cette impression que l'auxiliaire *DO* offre la possibilité de représenter. Cette dématérialisation extrême n'est d'ailleurs pas l'apanage du seul auxiliaire *DO*. Les deux autres auxiliaires *BE* et *HAVE*, subduits tout autant, ne réfèrent eux aussi la pensée qu'à un espace de durée, la différence entre les trois tenant à la position prise par rapport à la représentation de cet espace.

Ce qu'en tant qu'élément de langue *DO* propose à la pensée comme représentation, au niveau puissanciel, c'est donc la possibilité, sans plus, d'une idéogénie dont la substance idéale, la matière, se trouve réduite à cet espace abstrait de durée. Ce qu'en discours, au niveau du langage effectif, *DO* exprime, c'est, dans le cadre du syntagme verbal qu'il contribue à former, un espace de durée devenu concret: celui de l'événement représenté par l'infinitif.

Aussi pouvons-nous affirmer, si notre analyse est juste, que *DO* auxiliaire est bel et bien un mot, non pas un signe vide de sens. Il est, comme tout autre mot, porteur d'une lexigénèse qui s'opère en deux temps et il est, à ce titre, doté d'une signification. Mais parce que ce contenu idéal est quelque chose de commun à tout événement, et qu'on ne remarque pas ce qui est présent partout, on s'explique que sa présence dans le mot ait pu échapper à certains grammairiens, qui le déclarent alors vide de sens. Seule une théorie générale du mot fondée sur une méthode d'analyse adéquate peut permettre d'en découvrir la signification cachée.

5. - *DO* VERBE

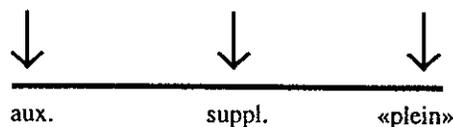
Notre examen de *DO* dans la perspective des trois types d'emplois généralement reconnus nous a permis de les comparer selon un seul critère: leur extensité. En tant que verbe «plein», *DO* a une extensité

moindre que celle de son équivalent français, *faire*, tandis que comme supplétif il couvre sensiblement le même champ que *faire* et comme auxiliaire il le dépasse largement. En faisant appel au principe que l'extension est inversement proportionnelle à la compréhension, nous avons établi trois degrés de dématérialisation, qui correspondent à un contenu lexical maximal pour le verbe «plein», un contenu minimal pour l'auxiliaire et un contenu entre les deux pour le supplétif. Il nous reste à situer ces possibilités d'emploi dans une optique opérative, à les voir telles qu'elles se présentent au sujet parlant au moment de l'acte de langage.

Comme verbe de langue *DO* offre à tout moment la possibilité de réactualiser l'une ou l'autre de ces trois représentations mais, comme représentation puissancielle, *DO* ne réalise aucune d'entre elles: il n'est ni verbe «plein», ni supplétif, ni auxiliaire. Sous quelle forme doit-on imaginer ce signifié de puissance qui renferme en lui ces trois possibilités? Guillaume nous propose de le considérer comme un opérateur mental prêt à être activé, un psychomécanisme en attente d'utilisation, un logiciel de l'esprit à exploiter. Ainsi conçue, quand une impression de la visée de discours appelle une représentation au moyen de *DO*, le système de la langue, au service de la visée, active l'opérateur, actualisant l'opération dont il renferme les conditions de puissance. Au cours de cette actualisation la pensée s'arrête sur la position qui, dans l'opération, est sentie en convenance avec la représentation visée. C'est ainsi qu'un même opérateur mental, un même signifié de puissance, peut livrer en résultat plusieurs sens, plusieurs signifiés d'effet.

DO donc nous apparaît être un opérateur mental dans le champ de la durée, pour représenter un espace de temps comme durée à réaliser. Activée, son opération peut être interceptée aussitôt, dès son premier instant, pour donner un signifié à peine matérialisé, la représentation d'un espace de durée particulier, pas plus. C'est le contenu de l'auxiliaire avec son extensité très large, contenu si peu matérialisé qu'il passe inaperçu et demande comme apport la représentation d'un événement sous forme d'infinitif. Interceptée moins précocement mais avant sa fin, l'opération de *DO* livre un signifié plus matérialisé, la représentation d'un espace de durée particulier métaphasique. C'est le contenu du supplétif avec son extensité plus restreinte, contenu qui demande comme apport le rappel de tout un syntagme verbal. Interceptée tardivement, à son dernier instant, l'opération livre un signifié le plus matérialisé possible pour *DO*, la représentation d'un type d'activité opposé à ce qu'exprime *MAKE*. C'est le contenu du verbe «plein» avec son extensité encore plus restreinte, contenu qui demande en général comme apport un complément d'objet direct, mais qui, à la limite, peut s'employer comme intransitif. Cette opéra-

tion avec ses trois possibilités d'interception peut être schématisée comme suit:



Ainsi conçu comme opérateur mental pour représenter le temps, *DO* constitue un instrument de concevabilité d'un grand intérêt, surtout à cause de sa dématérialisation extrême comme auxiliaire. Si on peut se fier au témoignage des trois extensités distinctes, ses trois emplois caractérisés reflètent bien trois étapes de son idéogénèse et donne ainsi une illustration claire du postulat de base de la psychomécanique du langage selon lequel un mot, qui existe comme puissance de signifier en langue, subit un procès d'actualisation pour pouvoir signifier effectivement en discours. Il reste à voir si ce type d'analyse du signifié matériel, basée sur l'extensité des signifiés d'effet, est applicable ailleurs.

Walter HIRTLE

Fonds Gustave Guillaume
Université Laval, Québec

BIBLIOGRAPHIE

- Erades, P.A. (1975), *Points of Modern English Syntax. Contributions to English Studies*, Amsterdam, Swets & Zeitlinger B.V.
- Guillaume, G. ([1938]1964), «Théorie des auxiliaires et examen de faits connexes», dans *Langage et science du langage*, Paris, Librairie A.-G. Nizet et Québec, Presses de l'Université Laval, 73-86.
- Guillaume, G. (1991), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1944-1945 - Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (III) et Sémantèmes, morphèmes et systèmes*, éds. Roch Valin, Walter Hirtle and André Joly, Québec, Presses de l'Université Laval & Lille, Presses universitaires de Lille.
- Hewson, J. (1990), «The Auxiliary *DO* in English» in *APLA* 12: 39-52.
- Hirtle, W. (1965), «Auxiliaries and Voice in English», dans *Les langues modernes* 59: 433-450.
- Hirtle, W. (1987), «Events, Time and the Simple Form», dans *Revue québécoise de linguistique* 17: 85-106.
- Joly, A. et O'Kelly D. (1990), *Grammaire systématique de l'anglais*, Paris, Nathan.

- Quirk, R., Greenbaum, S., Leech, G., Svartvik, J. (1985), *A Comprehensive Grammar of the English Language*, London and New York, Longman.
- Visser, F.Th. (1970), *An Historical Syntax of the English Language, Part one, Syntactical Units with One Verb*, Leiden, E. J. Brill.

RESUMÉ

Les grammaires distinguent trois types d'emplois du verbe *DO* en anglais: le verbe «plein» qui s'oppose à *MAKE*, le supplétif ou verbe substitut et le verbe «vide» ou auxiliaire. On constate que le champ d'application du supplétif est plus large que celui du verbe «plein» mais moins large que celui de l'auxiliaire. On peut expliquer ces faits, ainsi que les restrictions lexicales qui limitent le champ de *DO* «plein» et *DO* supplétif, en proposant un degré différent de dématérialisation pour chacun des trois sens. Ceci suggère une première analyse de l'idéogénèse de *DO*: une marche à partir du sens le plus dématérialisé jusqu'au sens le moins dématérialisé.

SUMMARY

Grammars point out three ways of using the verb *DO*: the «full» verb which contrasts with *MAKE*, the suppletive or vicarious or substitute verb and the «empty» or auxiliary verb. A brief observation of usage shows that the field of application of suppletive *DO* is wider than that of the «full» verb, but not so wide as that of the «empty» verb. These facts, as well as the lexical restrictions limiting the range of «full» *DO* and suppletive *DO*, can be explained by supposing a different degree of dematerialization for each sense. This suggests a first analysis of the ideogeny of *DO*: a movement from the most dematerialized sense to the least dematerialized sense.